

Poèmes d'élection, florilège
PPI groupe 2
Mai 2022

Christine de Pizan (≈ 1402)

La fille qui n'a point d'ami

A qui dira-t-elle sa peine,
La fille qui n'a point d'ami ?

La fille qui n'a point d'ami,
Comment vit-elle?
Elle ne dort ni jour ni demi
Mais toujours veille.
Ce fait amour qui la réveille
Et qui la garde de dormir.

A qui dit-elle sa pensée,
La fille qui n'a point d'ami ?

Il y a bien qui en ont deux,
Deux, trois ou quatre,
Mais je n'en ai pas un tout seul,
Pour moi ébattre.
Hélas ! mon joli temps se passe,
Mon téton commence à mollir.

A qui dit-elle sa pensée,
La fille qui n'a point d'ami ?

J'ai le vouloir très humain,
Et tel courage
Que plutôt anuit que demain
En mon jeune âge
J'aimerais mieux mourir de rage
Que de vivre en un tel ennui.
A qui dit-elle sa pensée
La fille qui n'a point d'ami ?

Traduction Pierre Seghers, in *Le Livre d'Or de la Poésie française*.

(Kelly)

Charles d'Orléans, *Rondels* (XVe siècle)

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderies,
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau !

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent, d'orfèverie,
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau.

Louise Labé, *Œuvres*, 1555

Sonnets.

II

Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés,
 Ô chauds soupirs, ô larmes épandués,
 Ô noires nuits vainement attendues,
 Ô jours luisants vainement retournés !

Ô tristes plaints, ô désirs obstinés,
 Ô temps perdu, ô peines dépendues,
 Ô milles morts en mille rets tendues,
 Ô pires maux contre moi destinés !

Ô ris, ô front, cheveux bras mains et doigts !
 Ô luth plaintif, viole, archet et voix !
 Tant de flambeaux pour ardre une femelle !

De toi me plains, que tant de feux portant,
 En tant d'endroits d'iceux mon cœur tâtant,
 N'en ait sur toi volé quelque étincelle.

(Jade)

VIII

Je vis, je meurs: je me brûle et me noie,
 J'ai chaud extrême en endurent froidure;
 La vie m'est et trop molle et trop dure,
 J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
 Et en plaisir maint grief¹ tourment j'endure,
 Mon bien s'en va, et à jamais il dure,
 Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène
 Et, quand je pense avoir plus de douleur,
 Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,
 Et être au haut de mon désiré heur,
 Il me remet en mon premier malheur.

(Estelle)

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, 1558

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
 Ou comme cestui-là qui conquiert la toison,
 Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
 Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
 Fumer la cheminée, et en quelle saison
 Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
 Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
 Que des palais Romains le front audacieux ;
 Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

¹ Prononcer « gref ».

Plus mon Loire Gaulois, que le Tibre Latin,
 Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
 Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

(*Camille*)

Victor Hugo, *Les Contemplations*, 1856

« **Aujourd'hui, Pauca meae** »

XIV

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
 Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
 J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
 Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
 Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
 Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
 Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
 Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
 Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
 Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847
 (*Chloé C., Sarah*)

Alfred de Musset, *Poèmes posthumes*

À George Sand (I)

Te voilà revenu, dans mes nuits étoilées,
 Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
 Amour, mon bien suprême, et que j'avais perdu !
 J'ai cru, pendant trois ans, te vaincre et te maudire,
 Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,
 Au chevet de mon lit, te voilà revenu.

Eh bien, deux mots de toi m'ont fait le roi du monde,
 Mets la main sur mon coeur, sa blessure est profonde ;
 Élargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé !
 Jamais amant aimé, mourant sur sa maîtresse,
 N'a sur des yeux plus noirs bu la céleste ivresse,
 Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé !

(*Chloé L.*)

Joseph Autran, *Les Poèmes de la mer*, 1859

Le Bouclier d'Achille

À l'œuvre, dis-tu, qui pour toi commence,
 Tu sens chanceler ta force et ta foi :
 Chanter l'Océan, la tâche est immense
 Et demanderait plus vaillant que toi !

Courage, poète ! Artiste, courage !
 L'art est le plus grand des magiciens.
 Ignores-tu donc, novice à l'ouvrage,
 Quels enchantements sont parfois les siens ?

Dédaignant l'effort, ennemi du faste,
Plus il se contient, plus il est puissant.
Faut-il retracer l'objet le plus vaste ?
Il sait l'agrandir en le réduisant.

Il condensera tout ce qu'il imite,
L'infini lui-même en quelques mots brefs.
Il sculpta jadis la mer sans limite
Sur un bouclier aux vivants reliefs :

Disque où le héros du divin Homère
Montrait à la fois la terre et les cieux,
Et, fils de Thétis, les flots de sa mère
Roulant tout autour leurs plis spacieux ! (*Eva D.*)

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, 1861
« Spleen et idéal »

LXXXV

L'horloge

Horloge ! dieu sinistre, effrayant, impassible,
Dont le doigt nous menace et nous dit : « Souviens-toi !
Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi
Se planteront bientôt comme dans une cible ;

Le Plaisir vaporeux fuira vers l'horizon
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse ;
Chaque instant te dévore un morceau du délice
À chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : Souviens-toi ! — Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !

Remember ! Souviens-toi, prodigue ! *Esto memor* !
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or !

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.
Le jour décroît ; la nuit augmente ; souviens-toi !
Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),
Où tout te dira : Meurs, vieux lâche ! il est trop tard ! »
(Dounya)

Paul Verlaine, *Fêtes Galantes*, 1869

Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! — C'est possible.

Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !
L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.
(Clarisse)

Arthur Rimbaud, *Cahier de Douai*, 1870

Le Dormeur du Val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

*Octobre 1870
(Justine)*

Paul Verlaine, *Romances sans paroles*, 1874

Il pleure dans mon cœur
 Comme il pleut sur la ville ;
 Quelle est cette langueur
 Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
 Par terre et sur les toits !
 Pour un cœur qui s'ennuie,
 Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
 Dans ce cœur qui s'écœure.
 Quoi ! nulle trahison ?...
 Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
 De ne savoir pourquoi
 Sans amour et sans haine
 Mon cœur a tant de peine !

(Emie, Mathilde B.)

Catherine Pozzi, *Œuvre poétique*, 1926**Ave**

Très haut amour, s'il se peut que je meure
 Sans avoir su d'où je vous possédais,
 En quel soleil était votre demeure
 En quel passé votre temps, en quelle heure
 Je vous aimais,

Très haut amour qui passez la mémoire,
 Feu sans foyer dont j'ai fait tout mon jour,
 En quel destin vous traciez mon histoire,
 En quel sommeil se voyait votre gloire,
 Ô mon séjour...

Quand je serai pour moi-même perdue
 Et divisée à l'abîme infini,
 Infiniment, quand je serai rompue,
 Quand le présent dont je suis revêtue
 Aura trahi,

Par l'univers en mille corps brisée,
 De mille instants non rassemblés encor,
 De cendre aux cieux jusqu'au néant vannée,
 Vous referez pour une étrange année
 Un seul trésor

Vous referez mon nom et mon image
 De mille corps emportés par le jour,
 Vive unité sans nom et sans visage,
 Cœur de l'esprit, ô centre du mirage
 Très haut amour.

(Noémie)